Document généré le 19 avr. 2024 18:17

Liaison

Deux facettes de l'univers de Laurent L. Vaillancourt

Johanne Melançon

Numéro 113, hiver 2001–2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41799ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Melançon, J. (2001). Deux facettes de l'univers de Laurent L. Vaillancourt. *Liaison*, (113), 27–29.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Deux facettes de l'univers de Laurent L. Vaillancourt

Johanne Melançon

« Derrière les portes » « Derrière_les_portes » — Sculptures d'assemblage
Exposition à la Galerie 815 de Hearst du 4 au 27 mars 2001
et à la Galerie du Nouvel-Ontario de Sudbury du 31 mars au 5 mai 2001

L'exposition « Derrière les portes » « Derrière_les_portes », comprenant douze sculptures d'assemblage « jouant sur le thème de la curiosité et de l'autoréférentialité », intrigue, amuse, étonne. Du moins, c'est ce que les visiteurs ont souligné par leurs commentaires. De plus, cette exposition bouscule les habitudes d'une visite dans une galerie d'art.

Comment réagir devant ce poêle à bois, fait à même un caisson de bois avec des pattes en bouleau ? Faut-il ouvrir la porte en fonte ? Et que penser du « paysage » « paysage » qui s'offre au regard lorsque la porte s'ouvre et que la flamme d'une ampoule vacille au milieu d'une forêt étrange, recréée par l'artiste, avec un ciel métallique et des arbres dont la cime est un enchevêtrement de radicelles et de racines et dont le tronc est enfoncé dans un sol en pierres ? (*Gunter*; bois, fer, mylar; « l'érablière isolée peuplée de chevreuils et un chêne pour toujours »).

L'utilisation d'objets hétéroclites accumulés au fil des ans pour créer des sculptures est une contrainte que l'artiste s'est donnée et qu'il a réussi à respecter (à part l'achat d'un jeu de lumières et de quelques ampoules) pour monter cette première exposition depuis la présentation d'une rétrospective en 1997.

Photos : Archives *Liaison*

Accompagnées d'un livret qui présente un schéma de chaque œuvre et qui ajoute un court texte — des notes prises lors du processus de création —, les douze sculptures sont donc autant d'armoires ou d'objets dont il faut ouvrir la porte pour percer le secret — d'où le titre de l'exposition.

La lumière joue aussi un rôle important dans cette exposition : la plupart des pièces sont éclairées de l'intérieur parce que c'est là que tout se passe, qu'il y a quelque chose à voir, à regarder.

L'exposition s'organise ainsi autour du thème de la curiosité, puisque contrairement à l'usage, il faut toucher aux œuvres. Par ce concept, l'artiste oblige le visiteur, le « regardeur » « regardeur », à interagir avec l'œuvre. Dans ce geste, il y a aussi un retour à l'enfance — le plaisir de transgresser un interdit, mais aussi de voir ce que l'on n'est pas supposé voir : le visiteur devient, malgré lui, un « voyeur » « voyeur ». D'autant plus que l'artiste parle de lui-même, se met en scène dans certaines œuvres, ou dévoile des souvenirs d'enfance — d'où le thème de l'autoréférentialité. Dans certaines œuvres aussi, l'interaction avec le visiteur se poursuit dans un jeu de miroir où le « voyeur » « voyeur » se voit lui-même, pris en défaut en train de regarder. « Derrière les portes » « Derrière_les_portes » offre un aspect ludique, un jeu constant entre l'artiste, l'œuvre et le visiteur, dans une dynamique qui s'alimente à l'imagination de l'artiste et du « regardeur » « regardeur ».

Torquere — **Installation d'art dans le cadre du Printemps de l'art et de la science Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO) de Sudbury, du 4 avril au 5 mai 2001**

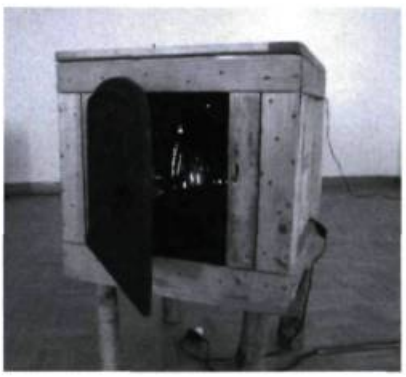
Dans le cadre du Printemps des arts et de la science organisé par le TNO à Sudbury, Laurent Vaillancourt a participé à une « aventure d'art scientifique » où il a exploré le phénomène de la torsion dans une démarche qui se voulait à la fois artistique et scientifique.

En partant du câble d'acier, un matériau avec lequel il travaille depuis plusieurs années, l'artiste visuel, qui est également concepteur paysagiste, a voulu établir et montrer les parallèles possibles entre ce matériau et la botanique.

Le projet s'est échelonné du 7 mars au 4 avril 2001 à Sudbury. Pendant trois semaines, l'artiste a travaillé dans les ateliers de décor du TNO pour créer une œuvre d'art scientifique. À première vue, cette commande peut sembler paradoxale, mais après s'être demandé ce que pouvait être l'art scientifique, Laurent Vaillancourt est arrivé à ce constat, qui a constitué son point de départ et qu'il a consigné dans un livret : « À l'encontre du scientifique, l'artiste ne documente pas souvent son processus. Mon œuvre doit avoir une connotation scientifique et je crois que le fait de documenter mon processus peut rendre l'œuvre scientifique. »

Un livret témoigne donc du processus de réflexion et de recherche, incluant différents questionnements de l'artiste (« Si je fais de "l'art scientifique", devrais-je avoir une hypothèse ? »), ses découvertes, ou encore des citations des ouvrages qu'il a consultés. Laurent Vaillancourt a aussi rencontré à quelques reprises une scientifique, Louise Bergeron, avec qui il a discuté de certains aspects de sa démarche.

En comparant les deux processus (artistique et scientifique), l'artiste est arrivé à la conclusion qu'ils ont plusieurs éléments communs : intuition, questionnement, ouverture d'esprit, recherches, passion, découvertes, hasard. Cependant, selon lui, l'artiste travaille en partant d'un thème, alors que le scientifique travaille en s'inspirant d'une hypothèse. Quand il est arrivé à l'étape de la réalisation, il a constaté que le processus artistique se caractérisait par la spontanéité, l'esthétique, le sentiment, pour arriver à l'exposition d'une œuvre, alors que le processus scientifique privilégiait l'analyse, la documentation, la mesure pour arriver à la démonstration et à la preuve. « L'artiste crée une œuvre, le scientifique fait la preuve. En art scientifique, je dois donc faire une prœuvre ! » conclut-il.



Il a par la suite exploré le câble d'acier, l'a démantelé pour arriver à en faire une description détaillée. Ses recherches l'ont amené à comparer la constitution du câble d'acier à celle des plantes grimpantes, et il a ensuite expérimenté la détorsion, le point de flexion du câble, la « contre-torsion », la « surtorsion » « surtorsion ».

Au terme de sa réflexion, il a produit une installation d'art, une « prœuvre » « prœuvre » qui « est le résultat d'un défi en science physique » dont la solution a été apportée par une « inspiration venue de la science botanique » « inspiration_venue_de_la_science_botanique ».

Johanne Melançon est professeur de littérature à l'Université de Hearst. Elle est également membre du comité de rédaction de la revue *Liaison*.